

# LE DÉFI DES RELIGIEUSES ENSEIGNANTES D'AUJOURD'HUI\*

*Micheline Dumont*

*For more than a century, the role of nuns in Quebec society was overwhelmingly social: under the cover of a collective religious atmosphere, nuns worked mainly as teachers. They were seen as models, as guides. With the secularisation of the province's institutions, nuns no longer have the social support they enjoyed in previous generations, and their role must, of necessity, be transformed. The author examines the various aspects of this challenge facing nuns in the teaching profession.*

Le Groupe de recherche en histoire de l'éducation des filles a mis sur pied en 1981, un important projet qui a conduit les membres de l'équipe dans les archives privées et publiques de presque tous les secteurs où les Québécoises ont poursuivi leurs études entre 1840 et 1960. Ces recherches ont documenté abondamment cette affirmation que toutes les femmes de plus de 30 ans savent par expérience: le rôle central des congrégations religieuses féminines au Québec dans l'éducation des filles.<sup>1</sup>

En 1960, à la veille de la révolution scolaire, on peut dresser le panorama suivant de l'activité multiforme de ces congrégations.

**Tableau 1**

*Panorama des activités éducatives des congrégations religieuses enseignantes féminines au Québec en 1960*

| Nature des institutions                    | Nombre d'institutions | Nombre de congrégations impliquées |
|--|-----------------------|------------------------------------|
| Écoles primaires                           | 1134                  | 51                                 |
| Écoles secondaires                         | 96                    | 17                                 |
| Couvents (pensionnats)                     | 253                   | 32                                 |
| Orphelinats-écoles                         | 44                    | 11                                 |
| Jardins de l'enfance                       | 14                    | 6                                  |
| Écoles maternelles                         | 13                    | 3                                  |
| Cours latin-sciences (classique 1er degré) | 50                    | 11                                 |
| Écoles normales                            | 65                    | 26                                 |
| Scolasticats                               | 33                    | 33                                 |
| Instituts familiaux                        | 46                    | 23                                 |
| Collèges classiques (2e degré)             | 18                    | 11                                 |
| Écoles d'infirmières                       | 23                    | 7                                  |
| Écoles d'infirmières-auxiliaires           | 6                     | 3                                  |
| Écoles supérieures de secrétariat          | 13                    | 8                                  |
| Écoles d'art (musique et dessin)           | 8                     | 7                                  |
| Écoles pour handicapés                     | 6                     | 5                                  |
| Écoles de réforme                          | 7                     | 4                                  |
| Programmes universitaires                  | 5                     | 3                                  |
| Total                                      | 1834                  | 67                                 |

Source: *Le Canada ecclésiastique*, 1960.

Est-il possible d'évaluer le nombre de religieuses actives dans toutes ces maisons? Cela est difficile car, en 1960, plusieurs de ces institutions échappent

aux statistiques du *Rapport du Surintendant de l'Instruction publique*. On peut toutefois proposer quelques données.

Source: *Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique pour 1960-61*, p. 33, 90, 219, 239, 240, 306. (Sauf \*)

**Tableau 2**

*Nombre de religieuses dans l'enseignement au Québec en 1960*

|  |        |
|--|--------|
| Écoles primaires et secondaires            | 10 824 |
| Écoles normales                            | 655    |
| Écoles ménagères et instituts familiaux    | 1 173  |
| Collèges classiques (2 <sup>e</sup> degré) | 508    |
| Scolasticats                               | 168    |
| Universités                                | 269    |
| *Évaluation des autres secteurs            | 650    |
| Total                                      | 14 247 |

Il faut ajouter que les religieuses ne représentent pas un poids égal dans tous les secteurs. Largement minoritaires dans l'enseignement universitaire (4%), elles constituent 15% du personnel au niveau primaire, 44% au niveau secondaire, 48% de tous les postes de direction d'écoles, 50% du personnel enseignant dans les écoles normales des deux sexes et, bien sûr, près de 100% des professeurs de l'enseignement ménager.

Les tableaux précédents permettent d'affirmer qu'en 1960 les religieuses dominent l'enseignement secondaire destiné

aux filles: écoles secondaires publiques, cours latin-sciences (c'est le nom en 1960 du cours Lettres-Sciences), cours classique 2ième degré, institut familial. Les recherches ont d'ailleurs démontré qu'à l'origine de l'établissement de chacune de ces avenues éducatives, on trouve principalement des religieuses. Lorsque les autorités sont impliquées, c'est presque toujours pour retarder l'implantation ou amoindrir la valeur académique des programmes. Par ailleurs, tous les réseaux féminins dirigés par les religieuses se développent pratiquement sans subventions publiques.

Il faut ajouter que les religieuses ne représentent pas un poids égal dans tous les secteurs. Largement minoritaires dans l'enseignement universitaire (4%), elles constituent 15% du personnel au niveau primaire, 44% au niveau secondaire, 48% de tous les postes de direction d'écoles, 50% du personnel enseignant dans les écoles normales des deux sexes et, bien sûr, près de 100% des professeurs de l'enseignement ménager.

Les tableaux précédents permettent d'affirmer qu'en 1960 les religieuses dominent l'enseignement secondaire destiné aux filles: écoles secondaires publiques, cours latin-sciences (c'est le nom en 1960 du cours Lettres-Sciences), cours classique 2ième degré, institut familial. Les recherches ont d'ailleurs démontré qu'à l'origine de l'établissement de chacune de ces avenues éducatives, on trouve principalement des religieuses. Lorsque les autorités sont impliquées, c'est presque toujours pour retarder l'implantation ou amoindrir la valeur académique des programmes. Par ailleurs, tous les réseaux féminins dirigés par les religieuses se développent pratiquement sans subventions publiques.

De plus, les religieuses dirigent presque intégralement la formation professionnelle des filles: leurs écoles normales forment toutes les institutrices; leurs hôpitaux préparent 90% des infirmières et des infirmières auxiliaires; leurs écoles de musique forment presque tous les professeurs de piano; leurs instituts familiaux offrent au moins une certification professionnelle (l'enseignement des sciences domestiques); au moins une des rares écoles de métiers féminins est dirigée par des religieuses. Et si l'enseignement commercial est dominé par les Business Colleges, les religieuses se piquent de préparer les meilleures secré-

taires dans leurs écoles supérieures de secrétariat.

Enfin, l'initiative des religieuses a atteint le niveau supérieur: quatre programmes universitaires au moins sont dirigés par des religieuses: le nursing, la pédagogie familiale, les sciences domestiques et les techniques para-médicales. De fait, seules quelques professions dites "féminines" se sont développées en dehors de leur influence: la bibliothéconomie, le service social et la diététique pour ne nommer que les plus importantes. Encore qu'à Montréal, le service social soit officieusement le résultat du travail de Soeur Marie Gérin-Lajoie.<sup>2</sup>

Dans ce contexte, les religieuses enseignantes sont bien davantage que des exécutantes. Elles sont des initiatrices et elles présentent aux milliers de jeunes filles qui doivent recourir à leurs services, les modèles multiples de la seule carrière exclusivement féminine qui était offerte aux filles avant la révolution tranquille: celle de la vie religieuse active. Certes, on ne peut pas tenir pour négligeables les impératifs de la vocation religieuse, surtout quand on connaît les renoncements multiples qu'elle exige, mais il est certain qu'on ne peut nier en même temps l'impact des modèles professionnels que représentaient les religieuses.<sup>3</sup> C'est justement ce phénomène qu'a illustré Marta Danylewycz dans son étude "Religieuses et Féministes: une nouvelle complicité".<sup>4</sup>

Ces modèles étaient puissants puisqu'ils se sont exprimés en dépit de nombreuses contradictions. Une première contradiction entre le discours officiel proclamé: préparer de meilleures épouses et de meilleures mères de famille, et le statut de religieuse célibataire de celles qui le proclament. Une seconde contradiction entre ce même discours et l'exigence, auprès des autorités d'offrir aux jeunes filles des diplômes utiles. C'est un "leitmotiv" chez les religieuses: les diplômes doivent préparer à exercer une occupation. En ce qui concerne le développement de l'enseignement supérieur surtout (cours classique et université), il était impossible de penser que cette étape d'appropriation sociale ne serait pas suivie de demandes plus larges concernant l'entrée dans les professions et l'amélioration du statut occupationnel des femmes. Une troisième contradiction, plus subtile celle-là entre les possibilités théoriques pour les femmes d'exercer une "profession", et la

réalité concrète de l'organisation sociale qui laissait le contrôle des principales "professions féminines" aux congrégations elles-mêmes. Combien de femmes au Québec sont entrées en religion pour enseigner la littérature ou la musique, pour exercer les fonctions les plus intéressantes de la profession d'infirmière, pour exercer efficacement le service social, ou tout simplement pour poursuivre des études? Certes il est un peu délicat d'isoler ainsi les aspects sociologiques de la vocation religieuse, mais on est en droit de le faire pour bien comprendre ce qui s'est passé.<sup>5</sup>

Représentons-nous la religieuse enseignante de la 1ère moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Soutenue par un cadre socio-politique qui a abandonné à son groupe social les responsabilités les plus larges, elle est un modèle intéressant. Elle proclame la possibilité de réaliser un idéal valorisé collectivement; elle est une incitation à se dépasser par l'étude; elle offre une ou des avenues différentes du destin dit "naturel" des femmes; elle est membre d'une hiérarchie où on peut faire carrière. En fait, elle est membre de la seule carrière féminine au Québec durant près d'un siècle.



Communiant, décédée à l'âge de onze ans en 1905 (Source: Archives du Pensionnat de Coaticook)  
Credat: Marie-Josée Delorme



Les finissantes du Cours Lettres-Sciences à Vaudreuil en 1954 (Source: Collection Renée B.-Dandurand)  
Credît: Marie-Josée Delorme

des bibliothèques, des écoles, des hôpitaux, etc., mais elles ne réussissent pas à se maintenir, après 1965, dans les postes de cadres des nouvelles structures éducatives. Elles sont éliminées rapidement pour des raisons qui ne sont pas près d'être éclaircies. De jeunes fonctionnaires masculins présumés a priori compétents, sont venus faire la leçon à des pédagogues riches d'une longue expérience, à des hospitalières versées dans l'administration des services de santé.<sup>8</sup>

Ce n'est probablement pas par hasard que cette période est aussi celle des départs dans les congrégations. On aurait tort de simplifier un phénomène si complexe. Mais on peut identifier une cause très plausible. Entrées en communautés parce que la société ne leur permettait d'exercer leur profession que sous le couvert de la vocation religieuse, les "soeurs" ont quitté leur convent quand cette exigence n'est plus devenue indispensable. Le seul projet de carrière institutionnalisé pour les femmes s'est révélé un cul-de-sac.<sup>9</sup> Or, on sait que le mouvement a touché également les hommes, prêtres ou religieux. Mais les hommes qui ont entrepris une telle démarche ont eu, pour les accueillir "dans le monde" tout un réseau de confrères déjà en place qui leur ont préparé un poste "sur commande", habituellement un poste "de commande". Rien de tel pour les ex-religieuses qui se sont retrouvées isolées dans les nouvelles structures. Tant qu'elle était invisible, anonyme et surtout gratuite, la compétence féminine était très bien tolérée. On accepte mal, semble-t-il, qu'elle soit assortie à un salaire de cadre.

Mais revenons aux religieuses enseignantes, celles justement pour qui la vocation a été plus déterminante que ses composantes sociales. Leur nombre est allé en diminuant depuis 25 ans mais elles sont encore relativement nombreuses, plus de 3 000.<sup>10</sup> On peut imaginer l'amertume et la déception de ces femmes qui ont persévéré dans leur vocation de religieuse enseignante. Elles se sont vues désappropriées de tous les secteurs qu'elles avaient investis; elles ont perdu les postes de responsabilité qu'elles détenaient; elles ont été confrontées aux exigences du syndicalisme; elles ont été mises en minorité; elles ont été marginalisées.

Pendant plus d'un siècle, leur rôle,

Nous sommes au milieu des années '80 et la situation est profondément transformée. En fait, elle était déjà transformée à la fin des années soixante. Ce qu'on a appelé la révolution tranquille a eu, sur les congrégations religieuses, des répercussions bouleversantes. On a coutume de relier l'essentiel de ces répercussions au phénomène de la laïcisation. Mais on peut penser que la laïcisation n'a joué si fortement sur les congrégations religieuses féminines que parce qu'elle a été jumelée à un autre phénomène tout aussi important, celui de la bureaucratisation et de l'élimination des compétences féminines.

Au 19<sup>e</sup> siècle, la profession d'instituteur jusqu'alors masculine, avait été progressivement féminisée. En fait la profession avait été hiérarchisée selon le processus de la division du travail.<sup>6</sup> Les femmes y étaient admises parce qu'on leur confiait des fonctions subalternes (petites classes, écoles de rang) alors que les hommes exerçaient les postes de commande (directeur, inspecteur, classes supérieures). Or ici au Québec, les religieuses avaient échappé à cette subordination. Elles avaient progressivement mis en place une importante structure féminine de gestion en éducation. Chaque

maîtresse générale des études (et on en trouve une dans chaque congrégation) dirige un réseau complexe d'institutions plus important que la plupart des commissions scolaires. Les religieuses dominent, on l'a vu, la direction des écoles secondaires et primaires. Elles dominent également tout le secteur de la pédagogie. Elles ont accès à l'enseignement féminin collégial et supérieur qui constitue leur monopole.<sup>7</sup>

Dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, on assiste à une nouvelle version de la subordination des occupations féminines. Cette fois ce sont des professions dites "féminines" qui se hiérarchisent: la bibliothéconomie, le service social, le para-médical, l'éducation permanente. Aussitôt, des hommes choisissent ces professions et accèdent aux fonctions de direction.

En effet, en se constituant, les organigrammes présentent tous des modèles uniformes. La bureaucratisation propulse les hommes aux échelons supérieurs pendant que les femmes remplissent les tâches subalternes. Le concept de directeur général semble bien une fonction essentiellement masculine. Pourtant, des femmes, des religieuses surtout, avaient fait fonctionner pendant des décennies

sous le couvert de l'ambiance religieuse collective, a été principalement social. Elles étaient surtout des enseignantes. Elles étaient même en plus, des modèles et des guides. Privées maintenant de cette ambiance religieuse et des supports sociaux qu'elle suscitait, leur rôle doit se transformer. On leur demande maintenant d'être surtout des religieuses. Et je pense bien que c'est là un défi redoutable.

Car elles n'ont plus aucun support institutionnel dans une Église qui se cherche, qui les maintient à l'écart de sa propre hiérarchie où elles sont réduites au statut de coadjutrices. Dans un système scolaire laïcisé, elles sont à peine tolérées. Dans les syndicats, la plupart ont peine à se reconnaître. Dans les "écoles privées" qu'elles dirigent, elles doivent satisfaire une clientèle exigeante qui confond souvent l'excellence académique et le statut social, et qui se désintéresse de plus en plus de la formation religieuse. Le personnel laïc qu'elles encadrent tient pour négligeable le message religieux qu'elles veulent proposer. Enfin dans leurs propres congrégations, elles sont véritablement mises en minorité face aux anciennes.

Et on n'ose rien dire de tant d'autres aspects qui doivent les toucher: vivre le

célibat dans un monde qui a transformé la maternité en expérience; vivre la chasteté dans un monde qui place en avant les aspects les plus éphémères de la sexualité; vivre la pauvreté en gagnant un salaire; vivre la gratuité à travers les conventions collectives; vivre l'engagement dans un monde qui a démissionné. Être religieuse enseignante aujourd'hui, quel défi!

\*Une première version de ce texte a paru dans AREQ, l'Association des religieuses enseignantes du Québec, vol. 23, no 1, (oct. 1983). Il est repris ici, avec l'aimable autorisation de l'Association, dans une version revue et augmentée.

<sup>1</sup>Le résultat de cette recherche a donné lieu à la publication de l'ouvrage suivant: Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, *Les Couventines* (Montréal: Boréal, 1986).

<sup>2</sup>Hélène Pelletier-Baillargeon et Marie Gérin-Lajoie, *De mère en fille la cause des femmes* (Montréal: Boréal, 1985), pp. 319-360.

<sup>3</sup>Voir Danielle Juteau-Lee, "Les religieuses du Québec: leur influence sur la vie professionnelle des femmes, 1908-1954," *Atlantis: A Women's Studies Journal*, 5 (1980), pp. 29-33.

<sup>4</sup>Marta Danylewycz, "Une nouvelle

complicité: féministes et religieuses à Montréal, 1890-1925," dans Lavigne et Pinard, *Travailleuses et Féministes* (Montréal: Boréal-Express, 1983), pp. 245-269.

<sup>5</sup>Micheline Dumont, "Vocation religieuse et condition féminine," dans *ibid*, pp. 271-292.

<sup>6</sup>Allison Prentice, "The feminization of teaching," dans *The Neglected Majority* (Toronto: McClelland and Stewart, 1977).

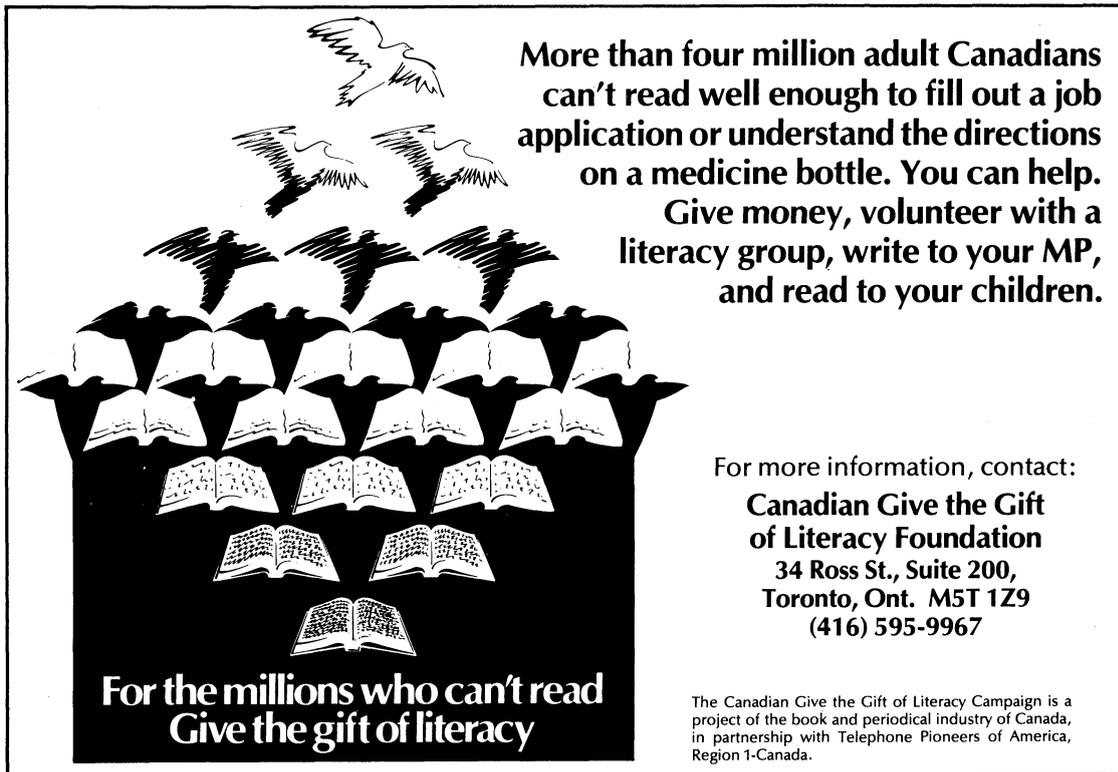
<sup>7</sup>Ces points sont analysés dans la section 3 du volume *Les Couventines*.

<sup>8</sup>Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* (Montréal: Quinze, 1982), pp. 434-436.

<sup>9</sup>Micheline Dumont, "Vocation religieuse et condition féminine," *op.cit.*

<sup>10</sup>Statistiques de l'AREQ.

*Micheline Dumont est historienne et enseigne au Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke. Elle est membre du Collectif Clio qui a publié en 1982 Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles (Quinze). Elle dirige avec Nadia Fahmy-Eid le Groupe de recherches en histoire de l'éducation des filles qui a publié en 1983 Maîtresse de maison, maîtresse d'école (Boréal-Express) et qui publiera en 1986 Les couventines, (Boréal Express).*



**More than four million adult Canadians can't read well enough to fill out a job application or understand the directions on a medicine bottle. You can help. Give money, volunteer with a literacy group, write to your MP, and read to your children.**

For more information, contact:  
**Canadian Give the Gift of Literacy Foundation**  
 34 Ross St., Suite 200,  
 Toronto, Ont. M5T 1Z9  
 (416) 595-9967

**For the millions who can't read  
 Give the gift of literacy**

The Canadian Give the Gift of Literacy Campaign is a project of the book and periodical industry of Canada, in partnership with Telephone Pioneers of America, Region 1-Canada.